IMPRO SCOPE

n°2

IMPROVISATRICES



Un numéro Féminin de bout en bout

- Non-mixité ?
- Prendre une chaise
- Femme Orque
- Impr'Horoscope

Impro Visages

n°2

Un numéro Féminin de bout en bout

- Non-mixité ?
- Prendre une claque
- Femme Orque
- Impr'Horoscope

Des femmes qui...

Tout a commencé par une balade nocturne sur Instagram... Je tombe sur un post annonçant le lancement d'un nouveau magazine qui donne la parole à l'impro autrement. Je clique. Je lis. Je suis intriguée.

À l'origine du projet, il y a Arnaud, Julien et Olivier. Je leur écris spontanément : *« Il manque une femme dans l'équipe »*. Comme une évidence. Une revendication. Un argument qui oblige.

Je leur parle alors de ce qui m'anime : l'impro, bien sûr, mais aussi le yoga, le modelage, la Gestalt. Des pratiques très différentes en apparence, qui pourtant suivent le même mouvement : chercher la connexion — à soi, aux autres, à l'instant — et créer depuis cet endroit authentique. C'est aussi ce qui m'a donné envie de rejoindre Improscope : prolonger cette recherche dans une création collective, y apporter mon regard de femme, et voir ce que cela déplace dans la façon de raconter, de regarder, de faire place. Et cela me met en joie.

Mon arrivée tombait à point nommé : ce numéro #2 donne justement la parole aux improvisatrices. Non pas parce qu'elles seraient absentes du paysage — elles sont là, pleinement — mais parce que leurs voix, leurs expériences et leurs regards ne sont pas toujours au centre.
Et pourtant, dès qu'on prend le temps de les écouter, quelque chose se déplace.

Au fil des pages, une idée revient : l'impro n'est jamais neutre. L'impro va vite. Très vite.
On croit inventer du neuf, mais, avant même la première réplique, des rôles, des réflexes, des représentations sont déjà à l'œuvre. Ce que l'on crée sur scène raconte aussi le monde dans lequel nous vivons. Ces textes parlent de pédagogies qui libèrent ou qui enferment, de représentations qui manquent ou qui inspirent, de scènes où l'on se découvre capable de tout jouer, de tout incarner. Ils parlent aussi de charge mentale, de syndrome de l'imposture, de ces réflexes qui nous collent à la peau et qu'il faut parfois désapprendre pour mieux créer.

Émilie, Nolwenn, Fanny, Alice, Charlotte, Gwenaëlle, Clémence, Magali, Lisa... et les autres.
Des improvisatrices qui ne racontent pas les mêmes histoires, qui questionnent les codes, qui inventent des espaces plus justes. Certaines jouent entre femmes pour respirer autrement.
D'autres tordent les clichés, féminisent les imaginaires ou explorent des récits que personne n'avait encore osé raconter.

Ce numéro, ce sont des femmes qui déplacent les lignes, fissurent le moule, élargissent ce que l'on croyait déjà connu et libèrent le jeu. Et peut-être que tout commence lorsque la scène devient un endroit où le réel peut changer. J'espère que ces pages vous toucheront, vous feront réfléchir, et peut-être même rire là où ça pique un peu.

Lucie Petitjean

PS : et comme le dit souvent mon prof d'impro, Sergio, à la fin des spectacles : *« Et surtout, n'oubliez pas d'être heureux.ses ! »*

Sommaire

Billet — Vous prendrez bien une chaise ? — Nolwenn de La Pintière — 5-6

Billet — Être improvisatrice — Clémence Mollet — 7-8

Article — Halte au « Masculin neutre » — Charlotte Finet — 9-10-11-12

Dossier — L'importance de la représentativité sur scène — Fanny Pascaud — 13-14-15-16-17

Entracte — Moi, improvisatrice, femme orque — Caroline Riche — 18-19

Article — Jouer avec soi(n) — Alice Rey — 20-21-22

Interview — « S'imaginer libre » — Magali Flesia — 23-24-25

Salle des Profs — À la manière d'elles — Lisa Gervasoni — 26-27

ImprHoroscope — ImprHoroscope — Jeanne Chartier — 28-29

Jeux — Môts Mêlés — Émilie Lecomte — 30

L'équipe



Lucie Petitjean

Magicienne de l'orga et de la com



Julien Bertrand

Grand manitou des liens Google Meets



Arnaud Pierre

Responsable bugs internet et absences de budget



Olivier Figueroa

Référent dessins bizarres et mises en page douteuses

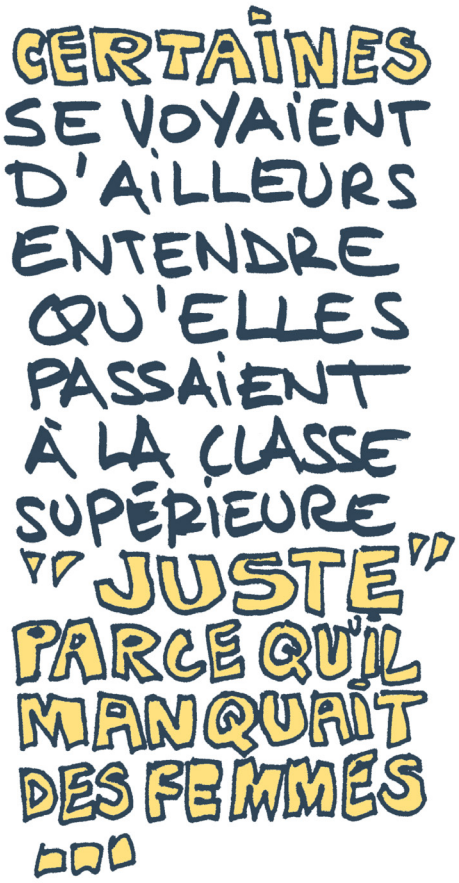
Vous prendrez bien une chaise

Souvenirs de mes premiers pas en impro

J'ai commencé l'impro dans une école que je ne conseillerais pas du tout. Mais hey, on évolue tous et toutes, alors peut-être que ça a changé hein.

En tous cas, « à l'époque » (je parle comme une vieille dame ça y est) : un jeu classique de passage d'énergie devenait une compétition à points pour, à la fin de l'année, gagner le droit d'être invité.e dans le spectacle du directeur. Un des jeux d'échauffement consistait à nous mettre face à face en ligne et à inventer une insulte destinée à notre collègue. Un entretien individuel clôturait l'année pour savoir si, oui ou non, on passait, on stagnait ou on sautait une classe. Certaines se voyaient d'ailleurs entendre qu'elles passaient à la classe supérieure « juste » parce qu'il manquait des femmes... Et comme le dit très bien un ancien de l'école : « Le système fait qu'on a l'impression qu'il faut être meilleur que les autres, notamment pour passer à l'échelon supérieur, un peu comme dans le monde de l'entreprise. Ce qui pousse souvent les élèves - et surtout les hommes - à prendre trop de place et à écraser les autres dans les impros ».

Quand je suis arrivée dans cette école, c'était en février, en cours d'année. Je n'avais jamais fait d'impro, que du théâtre classique. On m'a fortement poussé à prendre un surnom. Alors que je me souviens avoir bien insisté pour dire que « Nolwenn » c'était déjà pas très commun. Mais bon. C'était le directeur, lui aussi il a insisté. On ne veut pas paraître bête, on veut rentrer dans les codes. Alors d'accord. La fin de l'année arrive et, finalement, je « saute une classe ». On me fait comprendre que c'est rare de sauter une classe dès le début comme ça. Vous avez bien compris que vu ce que je pense de l'école, c'est pas pour me la jouer que je vous raconte ça hein, juste pour que vous ayez le contexte. On me dit qu'il faut que je montre pourquoi on m'a fait sauter une classe, que je dois prouver qu'ils ont eu raison. À chaque fois que je dois monter sur scène, c'est une angoisse énorme. Je joue pour le directeur. Je ne joue pas avec les autres, puisque ce n'est même pas ce qu'on m'a appris. Ce qu'on m'a appris, c'est à jouer une action qui se suffit à elle-même, à faire des histoires qui avancent, et à ne jamais jouer avec une chaise. Oui, c'était interdit les chaises à l'époque. Et quand j'y pense maintenant, ça me paraît fou. Ils avaient peur de quoi ? Qu'on s'assoit, qu'on se parle et qu'on s'écoute ? Oh wait...



L'année se passe. Je ne sais pas exactement ce qu'on apprend en impro, mais, en tous cas, on rigole fort avec les copaines. Entretien de fin d'année. Je passe au niveau d'après. Toujours plus de pression. Toujours plus de devoir prouver. Alors, pendant un an, je ne vais quasi jamais en cours, je fais comme une pause de l'impro parce que pour l'instant c'est plus angoissant qu'amusant. Et puis, par je ne sais plus quel heureux hasard, je lis le livre de Nabla *Improvisation théâtrale : la fabuleuse science de l'imprévu*. C'est un déclic. Je comprends qu'on m'enseigne la « logique résultat » et pas la « logique chemin ». C'est étrange, l'impro, quand on la vit comme un examen permanent. On apprend à « réussir » une scène, pas à la vivre. On apprend à faire avancer une histoire, pas à se laisser transformer par elle. On apprend à faire des propositions efficaces, pas à écouter ce que l'autre nous donne vraiment.

Alors, on se passe le livre. On en parle beaucoup entre nous. Mutinerie en préparation. Il faut partir. Pourtant, dans cette école, on peut rester des dizaines d'années. Et je ne juge pas les gens qui y sont aujourd'hui ou qui y sont restés, car, si c'est comme « à l'époque », on peut jouer souvent et dans de superbes salles. Et puis j'y ai rencontré des personnes de qualité cinq étoiles. Pour la vie et même au-delà...



Enfin voilà quoi, l'idée de cet article, c'est pas juste de bitcher sur cet endroit. C'est de dire qu'en impro comme ailleurs, la pédagogie compte. Vraiment. On peut aimer une discipline et pourtant l'avoir rencontrée par le mauvais bout. On peut croire qu'on n'est « pas faite pour ça », alors qu'en réalité, on est juste dans un système qui ne nous convient pas. Mais qui convient très bien à d'autres. Et tant mieux. On n'a pas toutes et tous besoin du même cadre. Mais je crois que c'est sain de questionner les systèmes dans lesquels on évolue. Surtout quand ils nous font douter de nous. Parce qu'un espace artistique n'est jamais neutre. Il transmet une vision du monde. De la hiérarchie. Du collectif. De la place qu'on laisse aux voix minoritaires. De la manière dont on considère l'erreur.

Parce qu'au fond, on ne vient pas seulement apprendre à faire des scènes. On vient apprendre à prendre la parole. À occuper l'espace. À exister avec les autres. Et ça, ça mérite un endroit où on ne doit pas prouver qu'on est à la hauteur. Ça mérite un endroit où on doit évoluer et grandir ensemble.

Quitte à prendre une chaise et monter dessus...

Nolwenn de la Pintinière



Quand j'ai vu ce thème, je me suis demandé ce que ça provoquait chez moi que de dire « je suis improvisatrice » aujourd'hui.

Déjà de la fierté, car j'ai mis beaucoup de temps à le dire (foutue illégitimité) Ensuite, très rapidement, un sentiment de responsabilité : montrer l'exemple, être une femme sur scène, raconter des histoires de femmes, le female gaze...

Je me souviens d'une « masterclass » sur Zoom donnée par Odile Cantero qui avait appelé ça aussi à l'époque « coucou la charge mentale » parce que bah oui, conscientiser le fait d'être une femme sur scène et bien ça implique de grandes responsabilités (ouaip... une réf à Spiderman, pourquoi pas ?)

Et enfin, j'ai pensé au truc le plus COOL de ce que ça veut dire pour MOI que d'être improvisatrice et j'avais envie d'écrire là dessus : **LA LIBERTÉ !**

Venant du théâtre classique « être improvisatrice », ça ne voulait même pas dire quelque chose pour moi il y a quelques années.

L'impro était un outil de construction de personnages.

J'ai commencé jeune (11 ans) et donc, à l'époque, je jouais des rôles de personnages féminins jeunes, mais, au final, mon physique grandissant, vieillissant, m'a vite orientée toujours vers des rôles secondaires, des rôles de comédie, des rôles de servantes, des rôles TRÈS cools à jouer, mais « la jeune première », la « jeune romantique » ne sont finalement apparues que très peu dans mon cursus théâtral. J'ai des souvenirs très tôt d'être souvent la nourrice d'Antigone, la sœur de Poil de Carotte, des personnages sans noms et absurdes de Ionesco...

Je ne m'en suis évidemment rendu compte que très tardivement, car je m'en fichais un peu, je jouais ce qu'on me donnait, j'aimais tellement être sur scène, qu'au final, peu importait. Et ces personnages ont même commencé à me faire peur et je me disais que j'étais incapable de jouer une héroïne, une romantique, une jeune première.

D'ailleurs, lors de ma dernière année de conservatoire, j'ai joué Marianne des fameux Caprice, et j'ai le souvenir de me sentir si peu à ma place dans ce rôle, d'être au service des personnages masculins des scènes qui nous avaient été attribuées.

Le souvenir de m'excuser d'être une Marianne si peu crédible parce que c'était évident qu'on ne pouvait pas croire que je jouais ce personnage.

L'improvisation théâtrale arrivant, je découvre la liberté de pouvoir TOUT jouer et c'est avec une facilité déconcertante que je me retrouve à jouer des personnages que je ne me pensais pas capable d'incarner.

J'y prends plaisir, et je ne me regarde plus du tout. Pendant que je suis sur scène, je ne pense jamais à « je n'ai pas le physique pour jouer ce personnage » - comprendre : être une femme frêle, fragile, mince, petite et délicate. Ou bien « jamais on ne croira à cette histoire

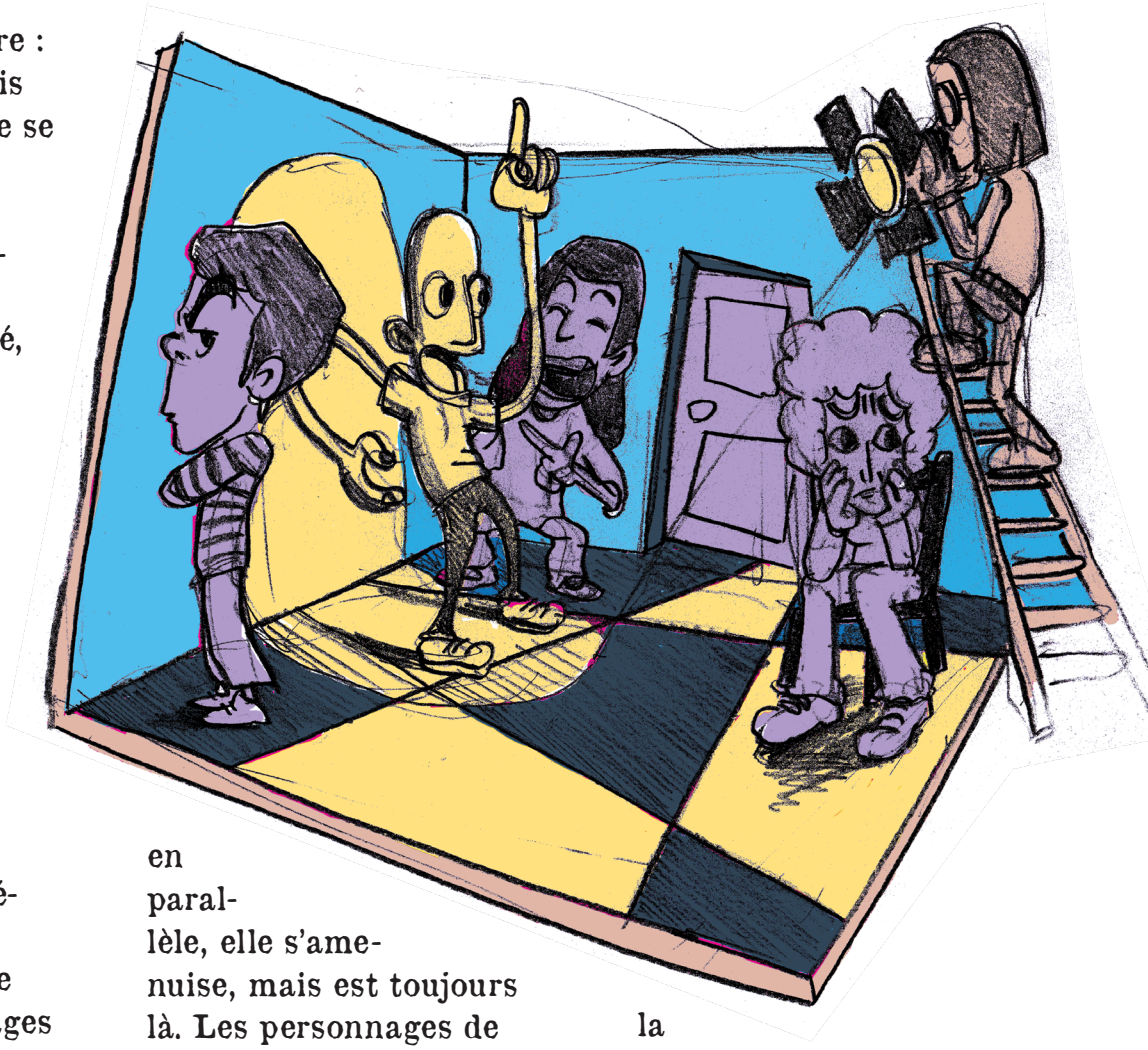
d'amour » - comprendre : évidemment que jamais dans la vie ces gens ne se plairaient.

Je découvre que le cerveau des injonctions à la beauté, à la féminité, aux complexes se désactive totalement dès lors que le spectacle démarre !
Une liberté s'installe sur scène !

Je peux tout jouer et oublier totalement mon enveloppe corporelle.

Au début de mon expérience de l'impro théâtrale, par choix, je joue beaucoup de personnages féminins, puis arrivent les objets, les animaux (bon j'avoue très très rarement...), et puis incarner l'autre genre !

Une nouvelle liberté !
Et ce sentiment grandit encore plus en rejoignant Les Ladies improvisent !
Je suis tellement libre que je n'ai plus besoin de me sentir « belle » ou je n'ai plus besoin de « plaire ».
Une fois sur scène, cette injonction disparaît totalement, et me voilà immergée dans des corps et des personnages divers et variés, beaux, grands, moches, petits, gros, minces et ridicules.



Ma vie théâtrale continue en parallèle, elle s'amenuise, mais est toujours là. Les personnages de comédie sont toujours présents, et j'apprécie les jouer et les retrouver, puisque j'ai désormais un équilibre entre la liberté de jouer sur les scènes improvisées, et interpréter des personnages qui me ressemblent peut-être plus physiquement, mais je suis heureuse de leur donner vie.

Je pourrais encore en dire beaucoup, et oui, ce que j'ai écrit au début de ce texte est extrêmement vrai et très important à mes yeux : la fierté et la responsabilité, mais, aujourd'hui, je voulais vous parler du **PLAISIR**, de la **JOIE** d'être **LIBÉRÉE** de carcans attendus puisque la feuille est blanche et que tout est improvisé !

Je ne suis plus une femme, une comédienne qui fait de l'impro, mais bien une improvisatrice.
Je peux **TOUT** jouer si je le souhaite et je n'ai besoin de « plaire » à personne.

J'ai juste besoin d'être crédible, d'être généreuse, de m'amuser et je n'ai même plus besoin d'y penser.

Pour moi c'est ça être improvisatrice !

Clémence Mollet



HALTE AU "MASCULIN NEUTRE"

Féminisons nos impros !

Depuis trois ans, je donne un atelier loisir régulier dans une entreprise, sur l'heure de la pause déjeuner. Les participantes viennent rigoler, se défouler, se vider la tête, et ça leur fait beaucoup de bien. Je dis « les participantes » parce que ce ne sont que des femmes. Ça a été l'occasion pour moi de les faire réfléchir aussi sur les stéréotypes de genres, de leur insuffler un peu de *girl power* et d'angler certains de mes ateliers sur ces thématiques-là. Parce que oui, ça n'est pas parce qu'on vient rigoler, qu'il faut laisser s'installer l'air de rien des stéréotypes de genre, bien au contraire.

Un jour, je leur ai fait remarquer qu'elles se masculinisaient très souvent par défaut. Par exemple, dans l'exercice « classique » du « je suis un arbre » (au cours duquel une première personne fait une proposition de personnage ou de chose, puis deux autres viennent compléter le tableau, une personne reste au plateau et on enchaîne ainsi différents tableaux). Alors qu'elles peuvent jouer *ce qu'elles veulent*, elles arrivent au plateau en disant « je suis UN dentiste », « je suis UN petit garçon », « je suis UN voleur », « je suis UN touriste », « je suis UN sportif », « je suis UN canard » (et d'autant plus pour les personnages stéréotypés masculins ou de statut haut, elles joueront d'autant plus spontanément « UN garagiste » ou « UN patron »). Dans ces cas-là, je les reprends systématiquement : « tu peux être unE dentiste », « unE petite fille », « unE voleuse », « unE garagiste », « unE patronNE »... Que les personnages soient connotés positivement ou négativement, elles endossent instinctivement des costumes au masculin pour intégrer les histoires, et c'est quelque chose qui demande – dans le cadre d'une discipline de spontané et de réflexe comme l'improvisation – beaucoup d'efforts à reconfigurer. Elles le savent, depuis trois ans qu'elles me connaissent, que je vais leur faire la remarque. Et à l'instant où je la fais, elles me regardent « ah mais oui ! », elles s'en veulent même (alors que moi je ne leur en veux pas, on s'entend !). Pour certaines d'entre elles, cela fait trois ans que je leur donne des ateliers, et elles ont fait l'exercice du « Je suis » une dizaine de fois. Mais ce réflexe est tellement cramponné à nos inconscients que c'est une vraie tannée de s'en débarrasser. Je suis bien placée pour le savoir, car, à titre personnel, j'ai mis plusieurs années à me départir de ces réflexes. Je pense que sur

Elles endossent instinctivement des costumes au masculin pour intégrer les histoires et c'est quelque chose qui demande [...] beaucoup d'efforts à reconfigurer

mes premières années d'impro, je jouais à 60% des personnages masculins (au moins dans ma tête), il m'est même arrivé d'être surprise qu'on me genre au féminin dans des scènes, alors que dans ma tête, j'étais en train de jouer un personnage masculin (enfin neutre, donc masculin – j'y reviendrai).

D'où vient ce phénomène ?
Et pourquoi l'improvisation est-elle précisément un endroit particulièrement intéressant pour réfléchir et parer à ces réflexes ?

Premièrement, on a grandi avec des histoires d'hommes : historiquement, les personnages qui peuplent nos imaginaires – inspirés du réel, forcément, et issus de livres, films, bandes dessinées, dessins animés... majoritairement créés par des hommes – sont naturellement masculins (même si les choses évoluent doucement ces dernières années). Forcément, dans une discipline de l'instantané comme l'impro, ça nous donne envie (consciemment ou inconsciemment) d'aller chercher dans notre bibliothèque mentale immédiate des personnages masculins. Surtout si on veut avoir des rôles plus intéressants que les stéréotypes féminins (notamment comiques) auxquels les femmes ont longtemps été réduites (mes élèves ont infiniment moins de mal à se féminiser dès qu'il s'agit de jouer une mère, une idiote, une princesse, une infirmière ou un statut bas, évidemment). Parfois même, on n'arrive même pas à imaginer le personnage autrement qu'au masculin. J'ai en tête un exemple précis : il y a quelques années, lors d'une scène où j'ai voulu incarner un vieil astronome à tendance « savant fou » face à son disciple, j'ai ressenti un vrai blocage, une incapacité viscérale même, d'en faire un personnage féminin. Parce que les représentations existantes et les codes de ce personnage (ainsi que les codes réalistes, historiques de la relation maître/disciple) sont uniquement masculins. Moi, j'avais en tête le Dr Frankenstein, ou Dr Folamour ou encore « Doc » dans *Retour vers le Futur*, pas le moindre repère féminin dans un recoin de mon cerveau, il fallait tout inventer. Car oui, on peut bien sûr s'affranchir de ça, envoyer bouler les représentations réalistes et inventer des personnages nouveaux sans aucune véracité historique. Mais ça se travaille, ça n'est pas automatique. Du tout. Et à cette époque-là, dans le temps imparti très immédiat de l'improvisation, j'en étais tout bonnement incapable.

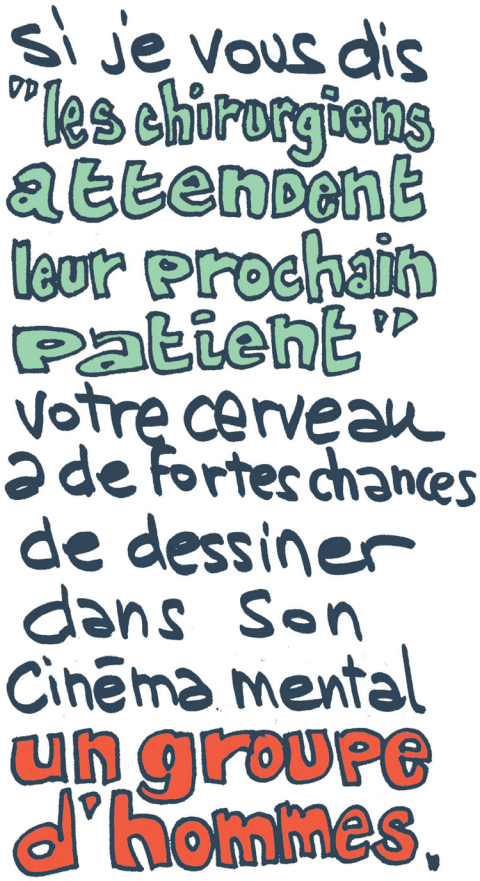
Au-delà des personnages
masculins en tant que tel, la langue française a cette particularité fascinante que le « masculin » et le « neutre » prennent la même forme. De la même façon que l'appellation « Homme » est censée désigner l'humanité tout entière. C'est quand même fâcheux. Avez-vous remarqué que dans les blagues, ou les énigmes, c'est toujours l'histoire d'un homme ? « C'est l'histoire d'un mec qui rentre dans un café et plouf » « C'est l'histoire d'un mec retrouvé mort dans le désert, une allumette cassée dans la main, un tas de vêtements à quelques mètres de lui : que s'est-il passé ? ». Ça n'est jamais « l'histoire d'une femme qui », alors que pourtant, qu'est-ce que ça changerait ? Rien. Mais ça ne serait plus « neutre ». Le fait qu'elle soit une femme « raconte » quelque chose, c'est inhabituel. Alors forcément, avec ce genre d'habitude, mes élèves viennent sur l'exercice du « Je suis » en étant UN barman ou UN photographe. (Désormais, quand je pose des énigmes ou raconte des blagues, j'essaie systématiquement de féminiser, pour habituer nos cerveaux, à un « féminin neutre », à des histoires de femmes qui font des trucs, où le fait d'être une femme plutôt qu'un homme ne change rien à l'histoire. Je vous invite à faire pareil !)

C'est pour ça que dans mes ateliers – même si parfois les participant·es ne sont pas d'accord – j'ai tendance à proposer qu'on joue uniquement son propre genre (sauf s'il n'y a que des hommes, parce que, dans ce cas, ce ne seront encore que des histoires 100% masculines...). Car le fait de jouer l'autre genre ne change, à mon sens, que vraiment très rarement quelque chose à la plupart des histoires, ou, en tout cas, il faut s'habituer à ce que ça ne le fasse pas. Surtout

que c'est souvent un choix *inconscient*, imbibé de nos lectures de jeunesse, dessins animés, et autres blagues de mec qui rentre dans un café. D'après Julie Gielen-Michel, qui a écrit *Croire aux fées, pas aux clichés, le guide pour comprendre et combattre les clichés sexistes de la fiction jeunesse*, même les animaux anthropomorphiques dans les livres jeunesse – s'ils n'ont pas des cils ou de robes ! – sont considérés par défaut comme masculins. Bref, it's *raining men* dans nos imaginaires ! Et ce, même s'il s'agit de masculin « neutre » :

Une étude menée en 2013 par l'équipe de psycholinguistes de Pascal Gygax montre ainsi que le fait de ne parler qu'au masculin influe notre perception du monde. Et plus précisément, que les francophones interprètent les noms de métiers de forme masculine dite « neutre » comme désignant en fait exclusivement des hommes. Ces scientifiques désignent ce problème comme un « biais interprétatif masculin ». (...) La règle grammaticale du « masculin neutre » n'a ainsi pas de traduction psychologique chez les enfants : qu'on le veuille ou non, le « masculin neutre » n'est jamais neutre pour nos cerveaux. Autrement dit, si on parle de « héros » aux enfants, ces enfants auront tendance à penser que lesdits héros sont tous des hommes. Autrement dit, parler des « pompiers », du « ministre », des « docteurs » en se disant que les enfants vont comprendre qu'il peut aussi s'agir de femmes, c'est se bercer d'illusions.

Et oui. Si je vous dis « les chirurgiens attendent leur prochain patient », votre cerveau a de fortes chances de dessiner dans son cinéma mental un groupe d'hommes. D'où l'importance de l'écriture inclusive ou du moins de doubler au féminin et masculin les énoncés, pour permettre au cerveau de faire apparaître plusieurs images : « les chirurgiens et chirurgiennes attendaient leur prochain patient ou patiente ». Magie, le cerveau fabrique une image de femme. Pourquoi c'est important ? Parce que l'impact du masculin neutre n'est pas qu'une question d'improvisation : il ferme des portes à l'imagination des enfants, et des adultes plus tard – et d'autant plus à celles des petites filles et des femmes. Les études qui ont été faites sur la féminisation des professions observent par exemple que lorsque des offres d'emploi sont écrites au masculin, les femmes s'évaluent moins compétentes que les hommes pour y postuler, et même qu'elles sont aussi évaluées comme moins compétentes par les équipes de recrutement.



Or, quel meilleur endroit que l'improvisation pour fabriquer et donner à voir de nouveaux imaginaires, remplis de chirurgiennes, de chevalières, de patronnes et de chauffeuses routières (qui ne soit pas un cliché, bien sûr) ? Pour les proposer au public d'une part, mais aussi pour les expérimenter en tant que comédien·nes, les sentir dans sa chair. J'ai bien conscience que ça n'est pas évident et que cela demande des efforts et du temps. C'est ce que dit aussi Samuel Berger dans son livre *Improvisation libre* à propos des stéréotypes que l'on peut décider de reproduire ou non dans les impros, appelant à « un travail de conscientisation », pour pouvoir « décider réellement de ce que nous voulons faire sur scène ».

« Cela demande un effort constant de déconstruction, de remise en question et d'entraînement. Car, comme le soulignait Keith Johnstone, la spontanéité du jeu suppose de conserver la réponse instinctive qui nous vient immédia-

tement à l'esprit. Le refus des stéréotypes doit donc devenir une seconde nature, ce qui s'acquiert progressivement.»

J'aime beaucoup cette idée. Conscientiser déjà. Et travailler à modeler progressivement cette seconde nature, muscler de nouveaux réflexes, de nouveaux instincts. Comme je le disais, quand j'ai commencé l'impro, j'étais tellement pétrie de références et d'histoires (notamment drôles) racontées au masculin, que mon instinct me faisait très majoritairement jouer des personnages masculins par défaut, raconter des histoires au masculin, moi aussi, participant donc à *perpétuer un récit dominant*. Aujourd'hui, j'ai conscientisé cela et mon instinct a bien changé : je ne joue des personnages masculins qu'à de rares exceptions et pour des raisons bien précises, et *conscientes*. Dans *Féminin Pluriel*, nous sommes un duo de comédiennes sur scène, et il nous arrive de jouer souvent des hommes, parce que précisément nous voulons traiter (notamment) des dynamiques hommes-femmes et nous attaquer à certaines injonctions patriarcales. Mais dans la plupart de mes autres spectacles, surtout s'il y a des hommes au plateau, j'essaie de jouer systématiquement des femmes – j'ai parcouru un sacré chemin depuis mes premières années d'impro ! Même si mon personnage a une grosse voix et une posture masculine. Même si je conduis un gros camion ou vais libérer une princesse d'une tour. C'est



bien qu'on peut reconfigurer notre instinct d'improvisateur·ice. Et ainsi essayer de proposer de nouveaux récits, essayer de peupler autrement les imaginaires des spectateur·ices qui nous regardent. Julie Gielen-Michel insiste justement sur l'importance des modèles identificatoires :

Les modèles identificatoires permettent notamment aux filles de réaliser leurs potentialités dans les domaines traditionnellement catégorisés comme masculins. Et cette prise de conscience ouvre de vraies portes mentales. Il a ainsi été prouvé que les femmes qui performent en sciences avaient dans leur entourage des modèles de réussite.

Alors, pour les petites filles, pour les femmes d'aujourd'hui et de demain, ouvrons-leur des portes mentales, donnons-leur des modèles, improvisons au féminin.

Improvisons des savantes

Charlotte Finet

REPRÉSENTATIVITÉ SUR SCÈNE

Et si la non mixité choisie nous faisait évoluer dans le bon sens

Il y a quelque temps, j'ai mis au défi un improvisateur de me citer un maximum d'improvisatrices et de spectacles portés par des improvisatrices en trente secondes. Au bout de trois noms, c'était la panne sèche... Et c'est très révélateur et symptomatique. Être improvisatrice en 2026, c'est évoluer dans un paysage contrasté. Les discours sur l'égalité progressent, les troupes, spectacles et collectifs de femmes se multiplient. Et pourtant, dans l'impro comme ailleurs, la place des femmes reste fragile et parfois instrumentalisée. Selon l'Observatoire de l'égalité dans la culture du ministère de la Culture, les femmes sont majoritaires dans les formations artistiques, mais ne représentent qu'environ un tiers des professionnel·les du spectacle vivant et de l'audiovisuel. Dans l'industrie musicale, comme le souligne Lauren Bastide[1] : « on peut croire que ça a changé, car on voit Clara Luciani et Theodora en immense sur l'affiche. On se dit « ça y est, les meufs ont gagné ! », mais pas du tout en fait. ». Pour preuve, en 2025, les artistes féminines ne représentent qu'un quart de la programmation des plus grands festivals français[2]. « Y en a partout, tu les as pas trouvées, y en a partout, tu les as pas cherchées » chante Maddy Street[3]. L'artiste s'amuse de la mauvaise foi d'un programmateur qui n'a soi-disant aucune artiste identifiée comme femme à faire figurer au line-up de son festival. Iel décide de lui montrer comment une simple recherche sur Instagram prouve le contraire : en deux heures, montre en main, iel écrit, produit et enregistre une chanson reprenant une liste non exhaustive de femmes et de groupes de femmes qui auraient pu aisément faire l'affiche de l'événement.

Alors qu'en est-il dans l'*improsphère* ? Difficile à dire, car il existe très peu de données chiffrées et de recherches en la matière. L'improvisation théâtrale aime se présenter comme un espace horizontal et inclusif. Pourtant, lorsqu'on entame un tour d'horizon des événements qui mettent notre discipline à l'honneur, on constate que beaucoup de spectacles au casting 100 % masculin continuent d'être programmés sans que cela n'interpelle. Des festivals affichent des majorités d'hommes — souvent les mêmes noms, présentés comme « références » ou « experts ». Ce n'est pas une accusation. C'est un constat. À l'inverse, les spectacles portés exclusivement par des femmes sont encore perçus comme « spécifiques », « engagés », voire « niche », et remplissent statistiquement moins et attirent surtout des publics féminins. Ce déséquilibre ne relève ni du hasard ni d'un déficit de talent féminin. Il relève d'habitudes de sélection peu questionnées et d'un système de programmation qui encourage des réseaux historiques masculins. Mais il est également révélateur d'un écart de valorisation symbolique et économique des créations féminines et d'un sentiment d'illégitimité encore prégnant chez les femmes (satané syndrome de l'imposteur qui se conjugue quand même souvent, malgré l'appellation, au féminin). Or, si l'on en croit l'exemple des ligues d'improvisation amateur parisiennes telles que la LIP ou de la LUDI on observe qu'entre 2011 et 2026, les deux associations comptent en moyenne 55% d'hommes contre 45% de femmes inscrit·e·s dans leurs rangs avec une variation assez minime en quinze ans[4]. La question n'est donc pas celle du « vivier », mais bien celle de la reconnaissance et de la mise en avant.

J'entends encore souvent des chiffres imaginaires basés sur des croyances plus que sur des faits pour expliquer ces phénomènes. On m'a même déjà rapporté des propos aussi lunaires que « c'est difficile de trouver des filles qui assurent en impro », propos qui ne dataient même pas du début des an-

nées 90 et qui n'étaient pas non plus forcément tenus par des hommes d'ailleurs. Or, lorsque plus de la moitié des spectacles à l'affiche sont portés par des majorités masculines, lorsque les grandes salles et les formats premium restent majoritairement attribués aux mêmes profils, nous ne sommes plus face à une coïncidence, mais face à un biais structurel qui nourrit et renforce une barrière symbolique : un plafond de verre qui n'enjoint pas les femmes à mener des projets par elles-mêmes. À titre d'exemple, sur l'édition 2025 d'*Impro en Seine*, le plus gros festival d'improvisation théâtrale d'Europe, sur 97 spectacles programmés, seulement 20 spectacles étaient portés par des castings intégralement ou majoritairement féminins, ce qui représente environ 21% de la programmation globale.



Sous-représentation en festivals

Il ne s'agit pas d'une exception, à en croire les affiches des autres grands festivals d'improvisation en France. Pour ne citer qu'eux : la dernière édition du Festival Impulsez à Toulouse comptait seulement 2 spectacles sur 24 exclusivement portés par des femmes (un duo et un solo) et 1 spectacle avec un casting majoritairement féminin contre 9 spectacles avec des équipes majoritairement masculines. L'édition de la Semaine de l'Improvisation à Nancy 2026 compte, sur 10 spectacles programmés, 2 spectacles majoritairement portés par des femmes (un duo et un trio) contre 3 spectacles avec des équipes majoritairement masculines.

Dans la grande salle du festival, réservée aux projets « tête d'affiche », seuls 4 spectacles sur 33 étaient portés par un casting majoritairement féminin et seuls deux d'entre eux bénéficiaient d'un créneau horaire *prime time*. À peine 30% des spectacles programmés respectaient la parité sur scène alors que près de 47% des spectacles, soit près de la moitié de la programmation globale, avaient des castings exclusivement ou majoritairement masculins ou illustraient parfaitement ce que la critique américaine Katha Pollitt appelle *Le syndrome de la Schtroumpfette*[5]. Être la « schtroumpfette » du plateau, c'est être la seule femme au milieu d'hommes surreprésentés qui occupent l'espace, distribuent les rôles centraux et captent les rires, et se retrouver cantonnée à des rôles secondaires et souvent archétypaux. Toutes les improvisatrices ou presque y ont été confrontées, tout comme au fait qu'on fasse appel à elles pour « compléter » un casting, remplir un quota implicite et donner une image équilibrée — non pour leur talent, mais parce qu'il « en fallait bien une ». Et qu'on le veuille ou non, cette invisibilisation nourrit le cliché persistant selon lequel les femmes seraient « moins drôles », « moins virtuoses » et surtout moins nombreuses.

Et pas qu'en impro...

Voir le compte Instagram @pasdemeufsdroles qui s'amuse à afficher les événements et plateaux de stand-up non paritaires, voire clairement sur le mode Boys'club

Notre belle discipline mérite ses lettres de noblesse, nous sommes tous·tes d'accord pour le dire et nous pouvons être fier·es de la voir désormais — bien qu'à la marge — s'infiltrer dans de grandes institutions publiques grâce au travail acharné de certain·es (coucou le *Trophée Culture et Diversité, Improsia*, etc.). Cependant, un grand chantier est encore à mener pour l'inclusivité et la représentativité — et pas que sur la parité en matière de genre, bien évidemment. Certes, la pratique de la création spontanée évolue, on la théorise, les techniques de formation se remettent en question, les chartes pour prévenir les risques

en matière de VSS[6] deviennent légion et des événements engagés, tels que le *Wonder Impro Festival*[7] ou *Les Mardis de l'Impro Féministe*[8] se créent, mais il reste encore du chemin à faire. On peut notamment déplorer le fait que le public qui assiste aux deux derniers événements cités soit encore très majoritairement féminin. Pourquoi ne pas imaginer, par exemple, que les festivals s'emploient à publier leurs données genrées et à mettre en place des dispositifs correctifs pour garantir une parité réelle et l'équité sur les créneaux majeurs, à l'instar d'autres disciplines du spectacle vivant ? J'imagine déjà les levées de bouclier contre les quotas et la dictature wokiste (c'est à la mode en ce moment), mais il est évident que l'on ne pourra pas faire évoluer les choses sans faire un véritable état des lieux, chiffres à l'appui et sans être prêt·es à le regarder en face. Une scène plus égalitaire, plus inclusive et plus *safe* n'est pas une menace artistique. C'est une promesse de renouvellement. De fait, ces chiffres ont un impact sur nos représentations et sur nos imaginaires. « En tant que médium à la fois spontané, créatif et surtout constamment appelé à la redéfinition même de ce qu'il est, l'improvisation a le potentiel de participer à la reconfiguration des représentations du féminin » dit Geneviève Morin.

Revendiquer des plateaux majoritairement féminins, c'est affirmer que la représentativité n'est pas une option esthétique : c'est une condition pour élargir l'imaginaire collectif et rendre l'improvisation fidèle à ses propres principes : liberté, écoute et intelligence collective. Dans ce contexte, choisir la non-mixité féminine n'est pas un rejet des hommes ; c'est un outil. Un espace où les rapports de domination s'atténuent, où l'on peut explorer d'autres rythmes, d'autres narrations, d'autres formes de comique. Si l'on cantonne sans cesse les femmes aux rôles secondaires au service des histoires de leurs partenaires masculins ou aux mêmes registres (émotion, séduction, soutien), on limite leur champ d'expression et on conforte l'idée selon laquelle elles seraient moins aptes à la satire, à l'absurde ou à la prise de pouvoir scénique.

> « Les recherches du Geena Davis Institute révèlent que les rôles féminins constituent de vrais modèles pour les femmes partout à travers le monde. L'étude indique même que 61% des femmes ayant répondu au sondage affirment avoir été marquées par un personnage ambitieux. »[9]

Pour ma part, j'ai eu la chance d'expérimenter assez tôt ce terrain de jeu immense et jubilatoire. En 2016, lorsqu'avec Caroline Riche nous créons la troupe *Les Ladies improvisent*, peu sont celles qui ont fait le même pari.

Avant Les Ladies...

Les Impromises, les Improvocantes et les Bonnets M nous précèdent, mais seules ces dernières jouent, comme nous, exclusivement entre filles.

Notre objectif : jouer aussi vite et des formats aussi drôles et loufoques que les mecs, mais entre nous. Entendons par là : sans qu'on nous coupe la parole, sans qu'on nous impose des baisers non consentis ou qu'on nous oblige à être la petite copine ou la mère de, alors qu'on voulait jouer autre chose et qu'à force on avait l'impression de ne même plus savoir faire. Nous ne prétendions pas être porte-étendard, nous voulions juste jouer des personnages qui auraient des carrières ou pas, des relations amoureuses ou pas, qui deviendraient mères ou décideraient de ne pas l'être, qui se voudraient du bien et dont la relation entre elles, forte, puissante et inspirante, durerait toute la vie. Un an après, la vague Me Too arrivait. Mais ce n'est que bien plus tard que nous prenions conscience qu'être des femmes sur scène qui racontaient des relations entre femmes par un autre prisme, en tentant d'éviter le piège classique des rapports de rivalité, de trahison et de « crêpage de chignon », était déjà éminemment féministe. Ne pas s'excuser d'être là, entre nous,

était déjà un choix fort et engagé en soi. Il a fallu déconstruire, car on nous avait appris que, pour être une bonne improvisatrice, il fallait « jouer comme un mec » — si tant est que cela veuille dire quoi que ce soit. Nous n'avons pas été éduquées à être sorores, à nous porter et nous mettre en valeur les unes les autres (alors même que « *make your partner look good* » était une des bases de notre discipline) puisque, bien souvent, on nous mettait en compétition. Changer son regard, ouvrir le champ des possibles demande un travail et une remise en question constants et jouer entre femmes s'est avéré être une expérience libératrice et puissante. Et vous savez quoi ? Ça nous a même fait d'autant plus apprécier de jouer avec nos potes improvisateurs sur d'autres formats parce que nous avons appris à prendre notre place sans concession. D'ailleurs, on s'est même autorisées, au bout d'un moment, à inviter quelques alliés à improviser leurs destins à nos côtés. Grâce au spectacle *Madame fait salon*, j'ai eu la chance de jouer non seulement entre femmes, mais d'interpréter presque exclusivement des rôles d'hommes. Et l'expérience n'en était que plus empouvoirante encore, en cela qu'elle nous autorisait à détourner les codes et les biais sexistes et misogynes en y ajoutant un *female gaze* à la fois acerbe, irrévérencieux et profondément comique. Aujourd'hui, dans *Féminin Pluriel*, nous allons encore plus loin dans le questionnement de ces rôles clichés assignés aux femmes en nous emparant des archétypes féminins pour mieux les tordre et se les réapproprier. Je vois désormais de nombreux projets menés par des femmes fleurir sur le devant de la scène et je m'en réjouis profondément. « La résistance s'opère également en faisant exister des rôles, des situations et des personnages qui sortent de l'hétéronormativité, de l'hétérosexisme et des stéréotypes féminins. C'est tout un imaginaire qu'il est permis de créer ou de reconstruire par les événements d'improvisation non mixtes. » dit Catherine Robert[10].



Alors, à toutes celles qui, en atelier, en match, en cabaret ou au sein de leurs propres troupes, hésitent à monter sur des impros parce qu'elles se disent qu'elles ne sont pas à la hauteur, qu'elles ne savent pas puncher, ou qui en ont simplement marre de porter la charge mentale de la construction ou la charge émotionnelle de l'histoire, marre d'être la besogneuse de l'ombre face aux cabotins qui éclatent tout sur leur passage, je dis : arrêtez de jouer des coudes, jouez plutôt entre vous ! Vous verrez c'est très libérateur, même Beyoncé le dit : « le pouvoir ne vous est pas donné, vous devez le prendre. » Et à vous, Messieurs : déplacez-vous pour voir les spectacles que portent déjà les femmes extraordinaires et talentueuses qui font aussi la gloire de notre discipline. Soutenez les spectacles de vos consœurs, proposez des compositions d'équipe majoritairement féminines et surtout, ne montez pas systématiquement sur les impros où des improvisatrices proposent déjà des histoires qui tiennent la route sans vous et que vous n'avez pas besoin de venir « sauver ». Apprenez à vous taire et à écouter aussi parfois. « Les femmes sont le plus grand réservoir inexploité de talents au monde » dit Hillary Clinton. Alors, à vous programmateur·ices de festivals et de lieux dédiés à l'improvisation : offrez à votre public des spectacles portés par des femmes et pas seulement pendant le « mois de la femme ».

La « journée de la femme », ça n'existe pas non plus d'ailleurs...

Par contre, la Journée Internationale de Lutte pour les Droits des Femmes, oui ! C'est le dimanche 8 mars et vous êtes tous·tes invité·es à aller manifester, notamment votre soutien en tant qu'allié.

Proposez systématiquement des cartes blanches à des improvisatrices, les plus grandes salles, les meilleurs créneaux, des mises en avant dans les « coups de cœur » de votre com', des conditions financières décentes et intéressantes et des occasions de se rencontrer en jeu entre elles, tout aussi régulièrement que vous le faites pour leurs homologues masculins. Les femmes sont prescriptrices en matière de consommation de produits culturels. Ce sont majoritairement elles qui réservent les places et organisent les sorties en couple, entre potes ou en famille. Et si vous leur offriez enfin de se voir représentées à leur juste valeur, puisqu'elles sont littéralement la moitié de l'humanité ?

FANNY PASCAUD

Sources :

1. Folie Douce un podcast sur la santé mentale de 2. Lauren Bastide - épisode 48 : « Musiciennes, écrivaines, réalisatrices : comment vont-elles vraiment ? » avec Yoa, Chloé Delaume et Amélie Bonnin

2. Rapport du Centre National de la Musique 2023 : https://cnm.fr/wp-content/uploads/2023/02/Etat-des-lieux-de-la-presence-des-femmes-dans-la-musique_CNM_2023.pdf

3. Voir le compte @maddyftchordil sur instagram

4. Même si les inscriptions féminines ont légèrement diminué - Source : Elie Froucht : statistiques 2011-2026 inscriptions Ligue d'Improvisation de Paris et Ligue Universitaire D'Improvisation

5. « Hers ; The Smurfette Principle », The New York Times, Katha Pollitt. Au delà du nombre, ce concept, à l'instar de la bande dessinée, met en avant le fait que chaque homme a sa propre personnalité (farceur, musicien, poète, cuisinier, bricoleur, etc.) tandis que les femmes d'univers de fiction n'existent souvent qu'à travers leur rôle de femme.

6. Violences Sexuelles et Sexistes - de telles chartes existent dans de nombreuses troupes (ex: Smoking Sofa) et écoles (Paris Impro) ou associations (LIP) pour ne citer qu'elle·ux.

7. Wonder Impro Festival du 25 au 29 mars 2026 à la Halle Pajol à Paris

8. Les Mardis de l'Impro Féministe au Local des Autrices à Belleville (Paris), un lieu dédié exclusivement à la mise en lumière du travail des créatrices

9. « Woman-Up! : ambiguïtés des représentations dans l'imagerie culturelle des femmes », Genevieve Morin (autrice, éditrice et improvisatrice québécoise), in Réflexions de la communauté du théâtre improvisé sur l'improvisation au Québec Vol.2 La place des femmes dans l'improvisation théâtrale.

10. « Les contextes d'improvisation non mixtes féminins comme espaces temporaires, mais essentiels de résistance », Catherine Robert, intervenante psychosociale, féministe et improvisatrice, in Réflexions de la communauté du théâtre improvisé sur l'improvisation au Québec Vol.2 La place des femmes dans l'improvisation théâtrale.



Moi, improvisatrice, femme Orque

Mon boulot à moi, c'est de raconter des histoires, de jouer des personnages et accessoirement de faire en sorte que les gens passent une bonne soirée.
Pour autant je ne m'étais jamais figuré que mon job pouvait être politique.
Et pourtant, il l'est. Tellement.

Être une femme sur scène, oui, mais laquelle ?



Nous, improvisateur.ices, nous jouons avec une matière des plus fragiles : notre inconscient. Et pour faire plus basique : nous jouons avec ce qui nous passe par la tête: le premier personnage qui nous vient, le premier lieu, la première situation. Et sans nous en rendre compte, sous couvert de divertissement, nous perpétuons des clichés, des idées toutes faites, des systèmes toxiques. Parce que nous jouons ce que nous avons vu, entendu, lu. Parce que, dans le théâtre classique, la place des femmes est celle de la servante ou de la jeune première. Parce qu'il n'y a pas de femmes orques dans les batailles du Seigneur des anneaux (ou alors très récemment.. youpi !).

Et c'est ainsi que ça a pu m'arriver de jouer des femmes qui se critiquent entre elles et ainsi perpétuer l'idée que la sororité est un mythe féministe. J'ai pu jouer des secrétaires stupides et matérialistes enfonçant le clou d'un cliché féminin qui a la peau dure. J'ai pu interpréter des cagoles à l'accent marseillais qui parlent en hurlant, creusant le sillon d'une vision caricaturale des femmes méridionales. Je parle aussi de ces impros où les discussions entre femmes ont pour sujet principal, un homme, un amant, un mari, un ex. Je pense même à ces scènes où la chef de service est forcément une femme de poigne, une femme un peu masculine.

Et pourtant, j'ai beaucoup joué avec des femmes. Surtout entre femmes. Et j'adore ça. Et c'est en partie en jouant avec toutes ces femmes, en parlant avec elles, en apprenant avec elles que j'ai pris conscience qu'on avait une responsabilité. En voyant tous ces spectateur.ices venus voir des spectacles de « femmes improvisatrices », que j'ai eu envie de leur donner autre chose, de faire mentir les clichés.



Et quand je dis « je », ce n'est pas qu'un « je » du passé, d'une époque révolue, car je pense à tous ces clichés dont je n'ai même pas encore conscience.

Alors, bien sûr qu'il n'est pas question de se taper dessus et de refaire l'histoire. Oui, je fais avec ce que j'ai. Oui, ça arrive. Oui, ça existe aussi. Oui, c'était dans le feu de l'action.

Mais pourrais-je essayer de le faire plus en conscience ? Pourrais-je essayer de juste me poser la question de pourquoi je l'ai fait quand je l'ai fait ?

Et qu'est-ce que ça donnerait de tenter de proposer autre chose ?

Et si déconstruire les clichés féminins, ça commençait par moi, sur scène ? Et si j'imaginais de nouveaux personnages féminins pour l'avenir ?

J'ai adoré jouer des Micheline romantiques à la voix rauque et à la gouaille un peu brusque, des « Madame la Ministre » fortes et sensibles, des imbéciles heureuses à la lucidité limpide. Mais surtout des femmes sorores qui se rendent compte que leur point commun, au delà d'aimer le même homme, est d'avoir souffert de la même façon et de se soutenir. Des soeurs unies dans le deuil, mettant de côté leurs colères intestines. Des femmes complices dans les jeux de l'amour et du hasard, des femmes qui s'apprennent, des femmes qui ne jugent plus que le système et non ses victimes.

Oui, improviser c'est politique. C'est donner à voir d'autres possibles, juste en les imaginant, ici, sur scène.

Et moi, je veux être une guerrière orque.

Caroline Riche



D'où je parle ?

Pour me situer, je m'appelle Alice Rey, j'ai 33 ans, mon pronom c'est elle et je suis une femme blanche cis pan[1].

Qui je suis comme moteur de jeu (ou ma joie de pouvoir jouer des femmes pan au plateau)

Quand j'étais petite, le mot bisexuel n'existait pas. Pan, trans et intersectionnel non plus. Enfin si, ils existaient en dehors du cercle où j'ai évolué. Aucun exemple autour de moi de couples homos ou autres, aucune représentation dans les médias. « Pédé » était (est à bien des égards encore) une insulte, être hors de l'hétérosexualité un risque nommé au loin. Mon attirance pour les femmes, je la mettais dans la case « admiration ». Dans mon spectre dépourvu de mots créateurs de sens et de différentes réalités, je rangerais ces sentiments dans le camaïeu de l'amitié. J'ai compris des années plus tard que j'étais attirée par les femmes (et les hommes). Cette révélation a dispersé une brume épaisse sur la grille de lecture de mon passé. Sans mot, sans représentation, mon monde était restreint et dicté par un prisme teinté de ma socialisation genrée (en tant que blanche de classe moyenne). Les mots peuvent être des cages. Pour ma part, dans un premier temps, ils ont été des portes vers une meilleure compréhension de moi.

Nos représentations sociales et nos imaginaires sont cruellement inégaux et carencés en termes de diversité en France (dans les médiacultures, dans la sphère publique, dans nos imaginaires socioculturels, etc.). Le racisme et l'homophobie touchent beaucoup de nos pièces de théâtre dans leur fond comme dans leurs choix de casting, sans compter les normes physiques et les archétypes perpétrés par nos récits rouillés dotés des mêmes biais de domination, d'humour ciblant les opprimés et autres joyeusetés dont nous ne sommes absolument pas épargnés en improvisation théâtrale.

Certaines généralités n'en sont pas : le monde de l'impro est majoritairement blanc et très hétéronormé. Nos corps sont politiques, nos discours, les histoires et la manière dont nous faisons groupe et sens aussi. Depuis quelques années, je vois des voix s'élever, des chartes naître, des réflexions autour de l'inclusion et du consentement, de la présence des femmes (cis ou non) au plateau... Depuis #metoo les choses bouillonnent et moi avec. Tout me semble trop lent, mais avec un petit recul (pour mieux prendre un grand élan) notre période est réjouissante par les poings qu'elle lève.

Ces questions m'animent : comment poser plus de conscience dans ma pratique, ouvrir plus de portes dans mes cours vers des formes d'inclusivité, cocréer des espaces où les corps osent s'exprimer malgré les couches de normes et les impacts des rapports de pouvoir... Mais avec mes ami.es et col-

lègues (notamment de notre compagnie Les Écorcés) nous cherchons, testons et tentons d'écouter au mieux. Forte de ma formation en sociologie et des évolutions actuelles, mettre en application des outils de compréhension me semble plus que jamais important à cultiver. Le chemin est long et il commence par soi, sans pour autant ignorer le système qui résonne à travers nous. Ce chemin ne sera jamais un défi personnel, mais une pensée tournée vers la conscience des inégalités structurelles.

Avoir conscience de mon pouvoir consistant à jouer des femmes pan avec sincérité a été l'opportunité de comprendre une part de ma palette de jeu. Jouer avec ses expertises, c'est l'occasion d'offrir au public et aux copaines des moments de grâce, de partage des savoirs, de la spécificité et des mots techniques qui font souvent du bien à nos scènes. Cela peut donner du jeu, nourrir son personnage, confronter les autres ou les embarquer avec générosité... Vos connaissances sont des armes vertueuses à dégainer au plateau comme de la matière brute de qualité. Dans l'écoute de la scène, du spectacle et des autres, bien sûr... Tout en prenant soin de jouer (comme des comédien.nes belges le disent si bien) avec ses cicatrices et non ses blessures s'il s'agit de bagage de connaissances en lien avec des vécus intimes.

Dans nos spectacles d'improvisation théâtrale, osons mettre au plateau des parts de nous généreuses par leur richesse et leur diversité et montrons nos forces comme nos vulnérabilités.

Un p'tit « symptôme » de l'imposteuse (et pourquoi le politiser est primordial)

Quand mon ami Pierre Lemmel m'a ouvert la porte du défi du seule en scène, je me suis créé un cadre comme prétexte au texte et au jeu. Je me suis d'abord noyée dans mille questions entre envies et syndrome de l'imposteuse. Si l'improvisation n'est et ne sera jamais pour moi une excuse pour un manque de conscience sur ce qu'on incarne, cet outil reste privilégié pour de joyeuses explorations de l'instant et dans mon cas pour creuser mes propres processus au plateau. Le privilège d'être sur scène et d'être écoutée est encore personnellement une question complexe.

Bon, j'en ai l'élan, donc parlons un peu du « syndrome de l'imposteuse »... Mais plutôt comme un symptôme politique. Il s'inscrit dans des corps socialisés à douter, à s'excuser d'être là, à surjustifier leur légitimité. Les femmes artistes y sont notamment exposées, non pas par manque de talent ou d'audace, mais parce qu'elles évoluent dans des champs encore largement structurés par des normes patriarcales qui valorisent la prise de place masculine, l'assurance performative et la domination symbolique.

Symptôme et Syndrome
Un syndrome est un ensemble de symptômes permettant de comprendre un phénomène plus globalement. Un symptôme est un signe ressenti, ici une des facettes du syndrome, d'où la dimension politique soulignée.

Les chiffres ne disent jamais tout, mais ils confirment des sensations partagées dans mon entourage. Selon une étude de KPMG (2020), 75 % des femmes cadres déclarent avoir déjà ressenti le syndrome de l'imposteuse au cours de leur carrière. Dans le champ artistique et culturel, les inégalités persistent de manière frappante : en France, les femmes représentent environ 30 % des artistes programmées dans les institutions culturelles subventionnées, et moins de 25 % des postes de direction artistique (chiffres du Ministère de la Culture, rapports sur l'égalité femmes-hommes). Sur scène comme en coulisses, la reconnaissance reste genrée, hiérarchisée, conditionnée.

À cela s'ajoute une socialisation différenciée dès l'enfance (Bourdieu) : là où les garçons sont encouragés à essayer, rater, recommencer, les filles apprennent plus souvent à bien faire, à ne pas déranger, à être légitimes avant même d'oser. Cette mécanique insidieuse favorise le doute et la négociation régulière des femmes du droit à la parole. Le syndrome de l'imposteuse n'est alors pas un manque de confiance en soi, mais une hyperconscience de l'espace occupé dans un monde qui n'a pas été pensé pour nous.

Les femmes sont encore trop souvent cantonnées à l'intime, au sensible, au témoignage — comme si leur parole devait toujours être justifiée par l'expérience vécue, là où celle des hommes serait universelle par défaut. Créer, improviser, diriger,

prendre la scène sans s'excuser devient alors un acte de résistance autant qu'un geste artistique.

Travailler depuis cet endroit — celui du doute, du tremblement, de la conscience aiguë des rapports de pouvoir — c'est aussi une manière de refuser les récits dominants, de fabriquer d'autres formes, d'autres présences. Nommer le syndrome de l'imposteuse, le relier à des structures plutôt qu'à des manques individuels, c'est déjà fissurer la cage. Et peut-être transformer ce doute en matière vivante, en moteur de création, en espace de partage où d'autres voix peuvent enfin se reconnaître.

Alors, ce seule en scène ? (Oser prendre l'espace et mettre de nous dans nos histoires)

Être seule au plateau, je crois, n'existe pas. La régie lumière / son et la présence du public sont aussi des protagonistes du spectacle. Toutes nos expériences, technicités, schémas, codes et préparations sont aussi présentes au plateau - qui, par conséquent, est loin d'être vide. Bien sûr l'exercice relève d'un vertige abyssal et excitant. Pour ma part, il m'a fait affronter une avalanche de pensées limitantes et m'a fait accueillir une robuste confiance à des endroits insoupçonnés. En gros : j'ai stressé de tous mes pores, mais jouer avec moi-même a été étrangement confortable et enrichissant. La liberté d'incarner des femmes nuancées et de prendre le temps de développer leurs personnalités a été jouissive. On tisse ses propres fils et on danse dans une tapisserie qui nous ressemble et qui nous surprend en même temps.

Je suis partie d'une métaphore avec le mot sous-coté (selon moi) « Pétrichor[2] » pour aller traiter en toile de fond la thématique des traumatismes intergénérationnels, thème que je potasse depuis quelques années déjà. Ce qui m'active, c'est de pouvoir parler de femmes dans leur complexité, d'incarner des lignées féminines dans leur beauté, leur détresse, leur puissance et leurs enjeux... Montrer plein de différents personnages féminins au plateau, c'est exigeant et stimulant pour moi. De pouvoir incarner des femmes bi, pan ou lesbiennes, aussi. Monter d'autres récits (sans m'approprier des problématiques qui ne m'appartiennent pas), à mon échelle, m'a aidé à trouver du sens et à dessiner un spectacle que je pense pétillant et intime. Il est encore vert (en cours d'expérimentation), mais j'aime prendre le temps de le découvrir avec depuis peu les musiques de Simon Duhil qui rythment le voyage. Une alliance comme un nouveau champ de possibles.

Je me demande... (Ou comment avoir plus de questions que de réponses)

Je me demande si on m'a déjà proposé de jouer pour remplir un quota. Je me demande si des collègues masculins ont déjà eu « jolie poitrine » comme retour de spectacle. Je me demande si la phrase « pour une femme t'envoies tellement, t'as même du charisme » a été pensée initialement comme un compliment. Je me demande si tout le monde a le même score de « prostituée » et de « maison close » comme impulsions de spectacle. Je me demande si me jeter un ticket de métro parisien pour me suggérer de parler de ma tonte de poils pubiens est une manière honorable de m'inspirer dans mon jeu (spoiler alert : honorable, non. Inspirant, oui. Mais certainement pas de la façon dont il le pensait).

Outre la violence de certaines expériences, parfois, les monstruosités par lesquelles vit le sexisme me font un peu rire. Quitte à être violents, qu'ils soient au moins créatifs, ça fera des anecdotes... Et surtout, continuons à en parler, je crois fort qu'il est temps de ne plus se taire (les monstres ne sont pas que dans l'ombre. Oh que non.).

En somme, ces lignes proviennent d'une envie forte de m'exprimer sur certaines de mes compétences et des aspects de mon expérience - en espérant que cela puisse donner l'envie de continuer à parler, à partager et à se soutenir les unes les autres. Je suis et je continue à être inspirée par énormément de femmes de mon entourage que je ne remercierai jamais assez.

Alice Rey

Notes :
1. Pansexuelle 2. L'odeur de la terre après la pluie



Bonjour Magali Flesia, est-ce que tu peux te présenter rapidement ?

Je vis à Aix-en-Provence, j'ai commencé l'impro à la LIPAIX en 2007, j'ai fait partie de La Troupe - Les Comédiens Imprévisibles, avec qui on s'est produit au Festival d'Avignon (Off) pendant plusieurs années. Aujourd'hui, je joue avec mon binôme, Clément Gibier. Nous avons lancé il y a quatre ans un spectacle qui s'appelle *Mag&Clem invitent* : nous invitons chaque mois un.e improvisateur.trice à jouer avec nous ce format fun et intimiste. J'étais prof d'italien avant et je me suis reconvertie. J'ai monté ma boîte, et, depuis plus de quinze ans, je conçois et anime des formations, parcours de coaching et team buildings à destination des entreprises. J'applique l'improvisation théâtrale à la cohésion d'équipe, au management et à la relation client.

Pour ce numéro d'Improscope, quel sujet voudrais-tu aborder ?

L'humour au féminin en impro. Si tant est qu'il existe un humour au féminin. En premier lieu, ce qui me vient spontanément, c'est que quand j'ai commencé l'impro, il y a vingt ans, ici dans le Sud à Aix-en-Provence, le monde de l'impro était - ou me semblait - majoritairement masculin. Je parle à partir de mon prisme, bien entendu, avec toute la subjectivité que cela comporte. Mais il me semble que lorsqu'on croisait d'autres équipes, dans le cadre des matchs d'impro, je croisais bien plus d'hommes que de femmes. Et puis, il y avait cette même remarque, qui revenait souvent : « Toi, tu as un humour de mec. » Mes amis hommes me disaient d'ailleurs, de manière plus directe : « Mag, c'est comme un pote... avec des seins ». Ce qui dénote qu'il existe, selon certaines représentations, un humour au féminin VS un humour au masculin.

Ce genre de remarques montre un biais sociologique : une femme qui est drôle est assimilée à un homme. Est-ce que, dans l'inconscient collectif, du moins à l'époque, l'humour était réservé aux hommes ?

Je ne sais pas si « une femme qui est drôle est assimilée à un homme ». En revanche, ces remarques m'ont fait prendre conscience qu'il y a (ou il y avait – parce que les choses ont beaucoup évolué en vingt ans –), une forme d'humour assimilée au masculin, oui : un humour plus « osé ». Aujourd'hui, en dehors de l'impro, on voit beaucoup d'humoristes femmes qui surfent sur le graveleux. Je pense à Laura Laune ou Laurie Peret. C'est à celle qui sera la plus « trash ». Jusqu'à tomber parfois dans le trash pour le trash, comme une sorte de contre-pied de cette tendance à réserver aux hommes ce genre d'humour. Il me semble que le trash au féminin exprime une sorte de prise de liberté, voire de défi : dire sans filtres, choquer...

Aujourd'hui, en termes de représentativité et de liberté d'expression, qu'est-ce qui reste encore comme chemin à parcourir ? Est-ce que ces phrases ont disparu ?

En ce qui me concerne, elles ont disparu. Ou disons que la tendance s'est atténuée. J'ai en-

core des retours qui reviennent régulièrement. Des hommes me rapportent ce que leur compagne leur a dit sur moi, ou des spectatrices me l'expriment directement : généralement, les femmes aiment ce que je propose sur scène. Et en creusant, j'ai découvert que ce que je propose correspond à ce qu'elles ne s'autorisent pas. Sur scène, en tant que non-comédiennes, et aussi dans la vraie vie. D'ailleurs, ceci est peut-être vrai pour tous les spectateurs.trices en général. L'impro en elle-même représente une forme de liberté. Et elle permet au public de se projeter dans cet espace de liberté.

Concernant le chemin à parcourir, je ne sais pas. J'aime bien l'idée selon laquelle l'Art est l'expression de nos réalités culturelles et sociales. Je ne sais pas s'il faut à tout prix chercher à aller quelque part, ou se laisser spontanément pénétrer par des changements qui me semblent inéluctables. L'humour au féminin évolue, comme la place de la femme et ses représentations évoluent. Ce qui est recherché à tout prix est, selon moi, « fabriqué ». Ce qui a besoin d'être fabriqué n'est peut-être pas encore tout à fait. Quand les choses sont intégrées, elles sont incarnées, et n'ont alors plus rien à prouver. Les femmes sont en place.

Je m'exprime ici à partir de mon propre prisme, bien entendu. Chaque individu vit une ou des situations qui lui sont propres. Je n'ai jamais eu de difficultés à m'imposer en tant que femme. C'est peut-être pour ça que je n'ai pas nourri de besoin à ce niveau-là. Ça ne veut pas dire que je n'ai jamais vécu de discriminations ou de propos réducteurs, ou observé des cas d'injustice. Je ne me suis jamais sentie atteinte, parce que je mesurais l'absurdité de certaines remarques. Quand j'étais professeure titulaire de l'Éducation Nationale, combien de fois j'ai entendu : « Prof, c'est bien, pour une femme... »

Avec les clichés que l'on peut voir sur scène en impro, je n'ai pas non plus de problèmes. Par exemple, je joue volontiers la blonde écervelée, étant blonde moi-même. Depuis la nuit des temps, le théâtre met en scène des personnages pour dénoncer les préjugés. Mettre en scène un cliché, ce n'est pas se moquer de celui ou celle que l'on croit. Pour moi, c'est réussir à se jouer du réel parce qu'il ne nous atteint pas.

Tu disais tout à l'heure de l'impro, en tant qu'espace de liberté, attire les projecteurs des spectateurs.trices : selon toi, les femmes sont plus réceptives à cette projection ?

Je n'en sais rien. Je ne pense pas. C'est l'improvisation en général qui fascine. Les femmes ne sont pas les seules à manquer de liberté dans la « vraie » vie. Même si des études dans le milieu de l'entrepreneuriat ont montré que les femmes se paient moins que les hommes en tant que cheffes d'entreprise, ou qu'elles ont, lorsqu'elles exercent une activité libérale, des attentes bien moins élevées que les hommes en termes de chiffre d'affaires. Certaines restent d'ailleurs autoentrepreneures pendant des années, là où les hommes créent plus facilement leur entreprise pour embaucher derrière. Le plafond de verre est dur à briser... Mais est-ce que les femmes sont moins libres ? Je n'aime pas généraliser. Ni parler pour les autres. Je n'en sais rien. Tout dépend de leur âge, du milieu dans lequel elles ont grandi, des études qu'elles ont faites, de leurs propres valeurs, aussi... le sujet est tellement complexe !

Tu parles souvent de liberté. L'impro te permet de court-circuiter ton censeur interne ?

Dans un sens, oui. L'impro permet des fulgurances auxquelles on réfléchirait peut-être à deux fois si on devait les poser par écrit. Je le perçois chez moi, en tout cas. Mais le censeur est quand même présent. En impro, il va vite, très vite. Sur scène, quand je reçois une proposition, il arrive que j'identifie plusieurs réactions possibles, plusieurs chemins, ou options. Généralement, je me laisse porter par ce qui est évident. Mais dans certains cas, surtout en spectacle, je me vois contrainte de choisir, d'être davantage dans le contrôle. Notamment pour

éviter les répétitions. Par exemple, quand nous jouions à Avignon, deux spectacles par jour pendant trois semaines, il m'arrivait d'ouvrir une porte en pleine improvisation, et de revivre ainsi une scène de la veille. Dans ce cas précis, en une fraction de seconde, il me fallait aller ailleurs, choisir un autre « instant d'après ». Pour ne pas rejouer la même scène que le jour précédent. Pour l'humour, c'est la même chose. Parfois, il me vient une boutade évidente, un jeu de mots qui coule de source. Et ça m'arrive de me censurer, oui. Parce que ce qui compte, c'est d'être au service du tout. Bon, j'avoue, il y a aussi plein de moments où je me fais égoïstement plaisir. Parce que j'aime rire. Et faire rire. Ça s'appelle cabotiner... Mais j'estime avoir le choix à ce moment-là. C'est paradoxal le lâcher-prise en impro. Il y a toujours une forme de contrôle possible.

Est-ce que tu sens que ce spectacle dans le spectacle — celui de la liberté créative — attire un public différent, notamment parce qu'on voit des femmes incarner d'autres rôles que ceux auxquels on a tendance à les cantonner dans le théâtre de texte ?

Déjà, est-ce que le public qui va voir de l'impro est différent de celui qui va voir du théâtre à texte ? Pas forcément. Je connais des spectateurs qui vont voir les deux. Et les retours du public sont qu'il y a quelque chose de plus culotté dans l'impro. Parce qu'il y a, en plus, le fait que rien n'est écrit d'avance. Ça fait peur, l'inconnu, et ça fascine.

Selon moi, le théâtre à texte offre aussi son espace de liberté créative. Je n'avais jamais fait de théâtre quand j'ai découvert l'impro ; je me suis mise au texte plus tard. J'ai appris qu'avec le texte aussi, il est possible d'éprouver un sentiment de liberté créative assez proche de celui que l'on vit en impro. La manière de dire le même texte va être légèrement différente d'un soir à l'autre. Le texte est écrit, on sait où l'on va, mais on marche quand même sur un fil mouvant.

Concernant les personnages féminins, je ne sais pas si l'on peut dire qu'ils cantonnent les femmes dans les mêmes rôles. Il existe une grande variété de rôles, je pense. En revanche, il est vrai qu'en impro, les femmes ont le choix des rôles qu'elles incarnent, et ce, en temps réel. Mais c'est vrai aussi pour les hommes. On peut choisir d'être une femme, un homme, un animal... on peut jouer en multi persos, aussi. Je dirais qu'en théâtre à texte, il ne tient qu'à la femme – ou à l'homme, d'ailleurs –, de trouver « sa » manière d'incarner, de dire. Le cadre est plus strict, mais il paraît que plus le cadre est étroit, et plus la créativité se déploie. Justement parce qu'elle doit trouver des interstices pour s'exprimer. Elle se fraie alors des chemins que nous n'aurions pas soupçonnés avant de les emprunter.

Avec un ami à moi, nous débattons souvent : lui, aimerait que l'on incarne davantage de personnages d'un genre différent ; moi, je pense que l'essentiel est d'être au service du tout, de la cohérence de l'histoire, de la justesse. Et puis, j'avoue que l'entrée d'un joueur homme qui incarne une femme (ou l'inverse), n'est pas toujours évidente, lisible à première vue. Si le personnage a été appelé, ok. On a l'intuition de ce que le joueur vient apporter. Mais si c'est une entrée spontanée, le joueur n'a que quelques secondes pour faire comprendre aux autres sa proposition. D'où parfois un jeu caricatural. Comment éviter le caricatural quand on doit être « efficace » ? Je pense notamment au format du match, un format que je joue de moins en moins parce que je n'y prends que très rarement du plaisir : ça va souvent vite, il faut « envoyer », être efficace, justement... Lors des derniers matchs que j'ai vécus, je n'ai pas réussi à rencontrer les autres joueurs. C'est d'ailleurs ce qui m'a amenée à lancer *Mag&Clem invitent.* L'envie de nous tenir debout, ensemble sur le fil, et de chercher à faire au plus juste de l'instant.

Propos recueilli par Arnaud Pierre



En match, en cabaret, et même dans certains formats d'improvisation longue, il est de coutume de créer des histoires « à la manière de... », qui reprennent les codes des plus grandes œuvres d'artistes célèbres. Parmi les plus classiques : Shakespeare, Molière, Tchekhov, Ionesco, La Fontaine, Pagnol, Tarantino, ou encore Audiard. Entendre donc : William, Jean-Baptiste, Anton, Eugène, Jean, Marcel, Quentin ou encore Jacques. Un bien joli boys club ! Alors, pour sortir du sempiternel « à la manière d'eux », voici une petite liste d'inspirations pour cell.eux qui voudraient nourrir leurs prochains spectacles d'improvisation de nouveaux univers d'autrices, réalisatrices et artistes en tout genre dont les œuvres sont une source d'inspiration inépuisable. Category is...
à la manière d'elles !

Marguerite Duras



Commençons par celle qui bénéficie d'un traitement de faveur. Car oui, il peut arriver qu'elle figure parmi les catégories proposées dans les grands matchs d'improvisation. La fameuse exception qui confirme la règle de la prédominance écrasante des catégories en hommage à des artistes masculins. Malheureusement, les grands codes de son écriture ne sont que très rarement respectés dans ces spectacles, car ils restent assez obscurs pour la plupart des personnes sur scène. Mais alors, c'est quoi les codes pour jouer Duras ? D'abord, quelques repères spatio-temporels : une jeunesse dans l'entre-deux guerres, qu'elle a passée en Indochine, avant de rejoindre Paris et la Résistance. Toute son œuvre s'abreuve de ce contexte historique, avec en filigrane une critique de la domination coloniale (*Un Barrage contre le Pacifique*), la lutte pour la libération sexuelle des femmes (*L'Amant*), la survie et la Résistance pendant l'Occupation (*La Douleur*) et le Pacifisme (*Hiroshima mon amour*). Mais Duras, c'est surtout un style brut, presque télégraphique, avec une attention absolue portée aux sensations concrètes : les bruits, les odeurs, les sentiments qu'éveillent en nous le tumulte des évènements historiques et intimes dont nous sommes les acteur.ice.s et les témoins. Une source d'inspiration merveilleuse pour des improvisations ancrées dans l'Histoire du 20e siècle, avec des protagonistes en proie à des sentiments éclatants et poussés par un engagement féroce pour l'éthique et la liberté.

Madame de Sévigné



Prenons notre machine à remonter le temps pour faire honneur à celle qui s'est distinguée par son esprit, son irrévérence et sa plume dans la France du Roi Soleil. Nul besoin de lister ses grandes œuvres, car, pour la connaître, c'est dans ses correspondances personnelles qu'il faut aller piocher : des milliers de lettres adressées à sa fille et à son cousin, qui font état d'une passion maternelle exacerbée, de méditations sur le sens de la vie, mais aussi de piquantes chroniques mondaines du règne de Louis XIV... Alors, me direz-vous, pourquoi proposer une énième catégorie « épistolaire », quand on peut rendre hommage à Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné de son nom complet ? Langage soutenu, critique de la condition féminine sous l'Ancien Régime subtilement égrenée entre deux ragots mondains, liens profonds entre mère et fille... Que de belles histoires qui ne

demandent qu'à être écrites... à la plume, bien sûr !

Virginie Despentes



Faisons cette fois-ci un bond en avant pour nous intéresser à celle dont l'œuvre radicalement engagée déferle dans nos librairies et sur nos écrans, offrant une visibilité encore trop rare à la communauté lesbienne, une plongée dans le monde punk et alternatif de la France des années 90-2000 et un porte-voix incisif contre les violences sexistes et sexuelles et la domination patriarcale. Univers punk, rock indé, salles de concert, rades, personnages en marge de la société parce qu'ils ont l'audace de déranger l'ordre établi : les codes de Despentes offrent une promesse d'improvisations mordantes, brutes et décapantes, qui dénoncent l'ordre établi, donnent la part belle à des franges de la société rarement représentées sur scène, avec humour, mais en prenant toujours au sérieux les luttes sous-jacentes aux histoires qui sont racontées. De King Kong Theory à Vernon Subutex, en passant par Bye bye Blondie ou encore Cher Connard, l'œuvre littéraire de Despentes regorge d'inspirations pour des univers percutants.

Shonda Rhimes



Permettons-nous un détour du côté d'Hollywood pour invoquer la queen du storytelling : Shonda Rhimes. Prodige absolue du monde de la série télé, elle a su tenir en haleine des millions de téléspectateur.ice.s pendant des centaines d'épisodes de ses productions aux rebondissements captivants. Elle imagine des femmes puissantes, assumées, maîtresses de leurs destinées et de leurs impressionnantes carrières dans *Grey's Anatomy* ou encore *Scandal*. Reine de l'inclusivité, elle fait bondir les réactionnaires en introduisant de puissantes familles noires et asiatiques au sein de la bonne société de la Reine Victoria dans ses *Chroniques de Bridgerton*. Par ses œuvres de divertissement grand public, Shonda inspire des millions de petites filles à rêver grand, qu'elles aspirent à devenir chirurgiennes cardiaques (comme la merveilleuse Sandra Oh) ou à s'émanciper du carcan du mariage pour vivre de leur passion (« Dearest gentle reader... »). Pour varier des catégories de style « aventure », Shonda offre la promesse d'histoires palpitantes, de plots twists et de grandes révélations dans des mondes où les femmes ne s'excusent jamais d'être ce qu'elles sont.

Et toutes les autres

Maintenant, à vous de vous inspirer de celles que vous lisez, regardez, admirez pour faire vivre vos univers improvisés. Une grande diversité d'œuvres et d'artistes s'offre à vous pour imaginer des histoires sous le signe de l'engagement, de l'intersectionnalité des luttes et de la diversité. Un western chez Greta Gerwig ? Une dramatique signée Céline Sciamma ? Un film d'horreur tout droit sorti de l'univers de Julia Ducournau ? Voilà un cinéma improvisé qui promet d'offrir un vent de nouveauté à nos cher.es. spectateur.ices ! Et bien sûr, pour nos ami.e.s. littéraires : des amours langoureuses à la Jane Austen, des drames psychologiques façon Leïla Slimani, des dystopies inspirées de Margaret Atwood... Toutes ces femmes n'attendent que vous pour déployer votre imagination, à la manière d'elles.

Lisa Gervasoni

Envie d'aller plus loin ?

À lire : 100 grands films de réalisatrices. *De la fée aux choux à Wonder Woman. Quand les femmes s'emparent du cinéma*, de Véronique Le Bris

À écouter : *Ça peut pas faire de mal* volume 5: Les femmes écrivains, Simone de Beauvoir, Marguerite Duras, Marguerite Yourcenar, Annie Ernaux, lu par Guillaume Gallienne (auteur)

Jeanne Chartier's

IMP'HOROSCOPE

JAGUAR
(21 mars au 19 avril)



L'Instinct. Personnalité rapide et fulgurante qui adore les choix radicaux.

Happy : Ce trimestre, tu brises le plafond de verre en une punchline. Tu bondis sur le plateau pour incarner la direction de l'entreprise, pas le secrétariat, et tu refuses catégoriquement de te laisser couper la parole en scène.

Healthy : Casser les codes du patriarcat à coups de roulades avant, ça tire sur les ischio-jambiers. Échauffe-toi bien avant de renverser le système.

Sexy : Ton audace brute te rend magnétique. Rien n'est plus séduisant qu'une personne qui prend sa place sur scène sans jamais s'excuser d'exister.

CASTOR
(20 avril au 20 mai)



La Fondation. Pose le décor, tient bon dans la scène.

Happy : Tu vas construire une scène tellement solide qu'elle passera le test de Bechdel avec mention très bien. Deux personnages féminins qui parlent de physique quantique en mimant un labo parfait ? Un triomphe.

Healthy : Porter la charge mentale de la narration et rattraper les impros brouillonnes de l'équipe, ça pèse sur le dos. Pense à t'étirer.

Sexy : Ton art du mime et de l'espace donne chaud. Reconstruire une société égalitaire à mains nues (et invisibles), c'est irrésistible.

CAMÉLÉON
(21 mai au 21 juin)



La Fluidité. Toujours en mouvement, bascule d'un personnage à l'autre.

Happy : Incarner 12 personnages sans jamais tomber dans un seul stéréotype sexiste ? Challenge accepté et réussi. Ton panel de voix déjoue toutes les injonctions de genre.

Healthy : Tes cordes vocales crient au secours après avoir mimé la chute du « boys club » en 5 octaves différentes. Bois une tisane ayurvédique et repose ton larynx.

Sexy : Ta fluidité absolue brouille les pistes. Tu te joues des normes avec une aisance qui fera fondre le premier rang. Tu changeras de personnages si vite et si habilement qu'on tombera sous le charme de toutes ces personnalités en même temps.

CYGNE
(22 juin au 22 juillet)



La Vulnérabilité. Joue avec le cœur, l'émotion, le relationnel.

Happy : Tu vas transformer une banale dispute en plaidoyer poignant sur l'importance du consentement. Sortez les mouchoirs, tu vas faire pleurer tout le monde.

Healthy : Le travail émotionnel n'est pas gratuit. Fixe tes limites, respire, et rappelle-toi que tu n'as pas à materner les egos fragiles de la troupe en loges.

Sexy : Assumer ses émotions est un acte de rébellion ultime. Ta vulnérabilité assumée attire les regards de tout le public qui a fui la masculinité toxique et te remercie.

PAON
(23 juillet au 22 août)



Le Charisme. Énergie, présence scénique. Adore prendre la lumière.

Happy : Tu vas monopoliser le centre de la scène et, miracle, tu ne t'en excuseras pas une seule seconde. Le « manterrupting » (l'art de couper la parole de façon sexiste) ou juste quelqu'un qui semble vouloir t'expliquer ce que tu sais déjà, glisse sur la flamboyance de tes plumes.

Healthy : Éblouir le public et refuser de te faire oublier demande de l'énergie. Hydrate-toi bien entre deux solos de la super star inarrêtable que tu es.

Sexy : Ta confiance en toi est insolente et décomplexée. Tu rayonnes de ta propre puissance et tu n'as besoin de personne pour te valider.

ARAIGNÉE
(23 août au 22 septembre)



La Précision. Écoute tout, retient tout, analyse.

Happy : Tu vas sauver une impro en recadrant magistralement un partenaire qui essayait de s'attribuer tes idées. C'est là toute ta force : faire un «call-back» (rappel) d'un obscur détail de la minute 2 pour justifier ta conclusion magistrale à la minute 45.

Healthy : Ton cerveau turbine trop vite à analyser les biais systémiques de chaque thème proposé. Débranche un peu la machine, le repos est aussi une lutte.

Sexy : L'intelligence est une arme fatale. Ton esprit de déduction scénique et tes « rappels » aiguisés comme des rasoirs te rendent atrocement irrésistible.



PANDA
(23 septembre - 23 octobre)

L'Adelphité. L'écoute, la co-construction, l'empathie et la solidarité.

Happy : Tu vas faire briller le ou la dernière arrivé.e de ta team en acceptant toutes ses idées. Ton «oui et» est un acte de solidarité puissant qui fera lever le public.

Healthy : Tu passes ton temps à amortir les chocs. Arrête d'être la béquille émotionnelle du groupe, prends ta place et garde un peu de douceur pour toi.

Sexy : Ton écoute active et ton respect absolu en scène prouvent que la bienveillance est la qualité la plus séduisante. Zéro «red flag» à l'horizon.



LOUP
(24 octobre au 22 novembre)

L'Intensité. Plonge dans la tension, le sombre, l'indépendance.

Happy : Tu vas canaliser toute la rage légitime des minorités dans un seul regard silencieux en entrant sur la patinoire. La tension sera magistrale et jouissive.

Healthy : Toute cette colère et ce côté sombre crispent les épaules. Desserre les mâchoires, la révolution peut aussi se faire avec les muscles détendus.

Sexy : Ton esprit rebelle et indomptable attire inévitablement l'attention. Tu n'es pas la pauvre victime en détresse, c'est toi le danger (si on te cherche).



CHAMEAU
(23 novembre au 22 décembre)

L'Aventure. Les grands élans, les quêtes épiques.

Happy : Tu vas embarquer toute l'équipe dans un space-opera vers une galaxie matriarcale fantastique. L'aventure sera épique et débarrassée de tous les clichés héroïques virilistes.

Healthy : À force de courir d'un univers à l'autre pour semer l'égalité, le souffle risque de manquer. Pense à respirer par le ventre pendant tes quêtes.

Sexy : Mener la rébellion, ça donne des envies d'ailleurs. On te suivrait les yeux fermés jusqu'au bout du monde pour bâtir une nouvelle société.



CORBEAU
(23 décembre au 20 janvier)

La Stratégie. Pense long terme, arc narratif, machiavélisme.

Happy : L'intrigue que tu as posée en subtilité au début du match explosera en un twist final magistral : le vrai grand méchant, c'était le patriarcat depuis le début.

Healthy : Tu calcules tellement ton arc narratif de déconstruction que tu en oublies de cligner des yeux. Relâche la pression scénique. Autorise-toi une scène de lâcher-prise total où tu joues juste... un caillou.

Sexy : Ta façon de déconstruire les tropes misogynes fascine. Ta capacité à rattraper les incohérences narratives des autres te donne un charisme de sauveur.se absolu.e. Le «Deus ex machina» de la soirée, c'est toi, et ça te rend hautement désirable.



POULPE
(21 janvier au 19 février)

L'Expérimentation. Tord les codes, dérange, innove.

Happy : Tu vas déconstruire le «male gaze» (le regard masculin stéréotypé) dans une impro abstraite de 3 minutes en grommelot. Le public sera d'abord perplexe, puis totalement libéré.

Healthy : Tes idées partent dans trop de directions à la fois. Ancre tes pieds dans le sol avant de dynamiter les conventions théâtrales.

Sexy : Ton non-conformisme radical et ton insolence face à l'autorité (et à l'arbitrage) font fondre la salle. Ton petit grain de folie pour détruire le 4ème mur est ton meilleur atout.



PAPILLON
(20 février au 20 mars)

L'Utopie. Apporte la magie, redessine le monde, intuition.

Happy : Tu réussiras l'exploit de filer une métaphore poétique sur le féminisme intersectionnel (en reliant toutes les luttes sociales en une seule impro magnifique) qui laissera la salle dans un silence d'admiration totale.

Healthy : Rêver d'un monde parfait, c'est sublime, mais n'oublie pas de garder les pieds sur Terre pour entendre le coup de sifflet de l'arbitre qui annonce la fin de la scène.

Sexy : Ton esprit totalement affranchi des normes sociales est captivant. Tes métaphores filées en plein milieu d'une impro t'entourent d'un halo romantique totalement irrésistible. On a envie de vivre dans ton monde !

Vous avez aimé Improscope ?
Inscrivez-vous sur www.improscopemag.fr pour ne manquer aucun numéro.
Abonnez-vous également à Improscope sur Instagram et Facebook

Vous voulez participer à Improscope ?
Une idée d'article, de dossier, de billet d'humeur ou autre ?
Contactez-nous sur improscopemag@gmail.com

Retrouver le mot correspondant à chaque définition dans la grille. Les mots peuvent être écrits, horizontalement, verticalement, en diagonale, de gauche à droite ou de droite à gauche. Une lettre peut servir à plusieurs mots.

Une fois l'intégralité des mots trouvés, les lettres restantes formeront un nouveau mot correspondant à une situation fréquente en et hors scène.

S	E	H	C	I	L	C	U	R	T	E	N	U	E	D
T	C	O	N	S	E	N	T	E	M	E	N	T	E	E
M	O	P	A	R	T	E	N	A	I	R	E	C	E	U
C	A	U	C	A	E	R	C	E	E	O	O	I	E	Q
H	L	C	X	N	U	C	L	I	G	N	B	B	T	N
I	H	A	T	T	E	R	H	E	S	O	T	O	I	Y
R	C	D	P	N	E	P	A	T	H	A	O	Y	L	R
U	A	E	T	T	L	S	R	P	H	L	R	C	A	O
R	O	T	U	E	T	U	O	C	E	L	T	O	G	H
G	C	O	D	E	C	H	A	R	T	I	S	T	E	T
I	C	A	I	T	C	H	O	M	M	E	E	T	R	I
E	R	U	I	Y	E	S	A	C	B	I	A	I	S	N
N	O	O	S	A	M	O	U	R	U	P	M	T	I	R
N	N	P	N	G	S	U	T	A	T	S	N	O	N	O
E	E	T	T	E	F	P	M	U	O	R	T	H	C	S

1. Les ouins-ouins sont celui de mes soucis
2. Une femme au bloc
3. Sans, je peux quand même être vieille et célibataire
4. Le gagnant de ce concept forcément un homme ?
5. Ces deux-là sont inséparables (deux mots)
6. C'était mieux avant, on ne peut plus rien dire
7. Nous, on est inclusif, on a recruté une fille dans la troupe
8. Beaucoup de scènes autour, mais très hétéronormées, non ?
9. Il n'y en a pas ! c'est de l'impro, pas de la magie !
10. Et si on apprenait à connaître les nôtres et agir en conséquence ?
11. Est-ce qu'on doit vraiment s'en trouver une ?
12. Y a des hauts et des bas, mais souvent pour les mêmes
13. On va éviter d'écouter ceux en séduction
14. Elle ne justifiera jamais une agression
15. Contrairement à ce qu'on nous enseigne, on peut toujours le dire
16. Est-ce vraiment lui qui doit monter sur scène ?
17. On en prend soin
18. Pierre après pierre, idée après idée
19. Pourquoi « fratrie », j'ai une sœur aussi
20. Tout le monde
21. Peut-être le seul principe d'impro à avoir face aux victimes
22. Quand le public se veut original
23. Un personnage calme s'énerve, laisse il est bipolaire
24. Une action simple à mettre en place face aux personnes problématiques
25. Principe d'impro, mal interprété, il a justifié des agressions
26. +1000 pour celleux qui ne laisse pas passer (oui ok là faut être jeune pour comprendre !)

Emilie Leconte

Vous souhaitez contribuer au prochain numéro
d'Improscope ? Contactez-nous sur
improscope@gmail.com

Suivez-nous sur Instagram et FB Improscope
ou sur notre site improscope.fr

Vous souhaitez contribuer au prochain numéro d'Improscope ? Contactez-nous sur improscopemag@gmail.com



Suivez-nous sur Instagram et FB @improscope

ou sur notre site improscopemag.fr